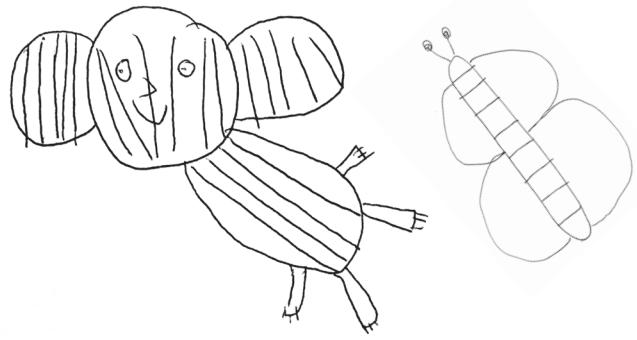


# RAMBOSZ LA RUE



... en vol plané

MONIKONDEE - LONNIE VAN BRUMMELEN, SIEBREN DE HAAN, TOLIN ERWIN ALEXANDER - COMPÉTITION INTERNATIONALE - JEUDI 26/02 - TAP CINÉMA

## UN FLEUVE DE VOIX

*Monikondee* est un film qui ne se contente pas de montrer un paysage ou de raconter une histoire : il écoute un fleuve et les voix qui le traversent. La caméra suit Boogie, un passeur du Maroni, ce grand ruban d'eau qui sépare le Suriname de la Guyane française, et à travers lui, elle capte les récits, les chants, les préoccupations et les contradictions d'une communauté en pleine mutation.

Le film pose d'emblée un paradoxe qui irrigue toute sa narration. Boogie est à la fois vecteur d'aide, il livre nourriture et matériel aux villages isolés, mais aussi complice involontaire des forces qui menacent ces mêmes communautés. En apportant du carburant et des biens, il permet la survie quotidienne, mais alimente aussi les moteurs des exploitations aurifères qui empoisonnent le fleuve et fragmentent les écosystèmes. C'est une tension qui ne se dit pas seulement par des mots, mais qui se vit dans la lente progression de sa pirogue, dans les regards des femmes qui lui opposent leurs vérités, dans les chants qui surgissent au détour d'une escale.

La force de *Monikondee* ne réside pas dans l'exposé didactique d'un problème, on pourrait s'attendre sur le papier à un documentaire engagé sur le climat ou la mondialisation, mais plutôt dans la manière dont il tisse des voix. La narration s'inspire de la tradition orale du mato, où les récits se répondent, se superposent, se confrontent et se complètent. Dans cette forme partagée, le film devient une conversation avec le spectateur plutôt qu'une explication sur lui.

On rencontre des histoires de sécheresses accrues par le dérèglement climatique, des voix qui dénoncent l'eau empoisonnée par l'exploitation minière, des chants qui célèbrent

la mémoire des ancêtres et des paroles qui questionnent l'avenir. Chaque village visité, chaque arrêt sur la rive du Maroni, tisse un maillage de récits qui donne au film une profondeur collective. La caméra n'impose pas une hiérarchie, elle s'ouvre à ces voix comme autant de points d'appui pour comprendre le monde qui change.

Et pourtant, *Monikondee* ne se perd jamais dans l'abstraction. Boogie, en tant que narrateur principal, incarne le dilemme de notre époque : celui de concilier les besoins immédiats et la préservation des équilibres profonds. Sa traversée du fleuve devient une métaphore du passage entre des temps révolus et des mondes en construction, entre traditions communautaires et pressions économiques globales. Visuellement, le film est un poème liquide : la lumière sur l'eau, le vert profond de la forêt, les visages éclairés par un feu de camp ou un chant au bord du rivage. Cette poésie visuelle ne gomme jamais la réalité, mais la rend palpable, presque sensorielle. Au-delà des mots, elle dépeint ce que vivent ces communautés, leur attachement à la terre, la beauté vulnérable de leur environnement, et la ténacité d'un peuple malgré les courants contraires.

En fin de compte, *Monikondee* est une œuvre d'écoute. Elle ne se contente pas de montrer le changement, elle l'entend, le partage, le confronte. C'est un film qui place le spectateur sur le même bord d'eau que ceux qu'il filme, et qui fait naître une question simple et puissante. À travers quelles voix voulons-nous construire l'avenir ?

Louis



L'MINA - RANDA MAROUFI - COMPÉTITION INTERNATIONALE - VENDREDI 27 FÉVRIER - TAP CINÉMAT

## LA RÉMIN(E)ISCENCE

Jerada est une ville minière au Maroc où l'exploitation du charbon, bien que officiellement arrêtée en 2001, se poursuit de manière informelle jusqu'à aujourd'hui. Le film reconstitue le travail actuel dans les puits en utilisant un dispositif de décor et la remise en scène des lieux et gestes du travail quotidien.

*L'mina* nous replonge dans les souvenirs et le quotidien des mineurs. Les images recréent les lieux et les gestes à

l'aide de décors et d'acteurs qui sont les vrais.

Le travail de la réalisatrice, Randa Maroufi, ainsi que son regard nous permettent de découvrir ces espaces qui sont le souvenir de toute une région. Avec une ambiance parfois lynchienne, nous entrons dans cette histoire de transmission. La mémoire de la communauté est mise au service du cinéma dans des espaces abandonnés, qui ressemblent

presque à des illusions, des idées perdues. Certaines images se rapprochent de la création d'un film d'animation avec des décors magnifiques, et des images dorées.

Le regard de la réalisatrice semble vouloir protéger ce qu'elle met en scène, comme pour préserver ces derniers souvenirs reconstruits de toute pièce.

Mathilde

# DÉPOUSSIÉRER LA SOLIDARITÉ

Un patron "inutile et parasitaire" gentiment licencié par ses ouvrières : c'est l'histoire du Balai libéré, une société de ménage ayant fonctionné en autogestion pendant plus de 12 ans à l'UCL Louvain. Une histoire méconnue, que Coline Grando décide de dépoussiérer dans son documentaire. Elle crée un pont entre les travailleuses d'hier et aujourd'hui... Mais aussi avec les élèves de terminale du lycée Édouard Branly présents dans la salle !

À l'écran, la réalisatrice est la médiatrice de longs échanges entre générations. Un choix de mise en scène remarqué, Julien (un élève) souligne : "Les films, généralement, ont des images un peu choc pour pas que le spectateur s'ennuie. Moi, j'ai trouvé que mettre en avant les échanges ça permettait aussi de voir toute la réflexion qu'il y a derrière et comment ces personnes réagissent face aux conditions de travail."

Baïa ajoute : "J'ai bien aimé les scènes où il y avait les rencontres intergénérationnelles. Je trouvais

que c'était assez bienveillant, ils se donnaient des conseils entre eux. On voyait qu'il y avait la génération actuelle, qui ne savait pas vraiment comment faire, qui pensait que c'était inimaginable."

Les conditions de travail apparaissent comme l'un des sujets les plus marquants, discutés à la fois à l'écran et dans la salle. La consternation des ancien-nes faces au rythme et à la charge de travail imposés aux travailleuses modernes résonne chez les spectateurs.

Louane : "Ce sont les tâches qu'elles devaient faire en peu de temps, surtout qu'ils se tuent à la tâche pour le faire, pour que tout soit propre à notre arrivée. Je trouvais ça un peu inhumain."

Sarah : "Ça m'a un peu ouvert les yeux sur ce métier que je ne connaissais pas forcément. Le fait qu'ils disent que c'est industrialisé, qu'ils fassent tant de salles en tant d'heures. Ça m'a un peu choqué."

Pour des lycéen-nes occupant des espaces scolaires constamment, le film semble pleinement les concerner et être révélateur.

Sarah : "Ça m'a un peu ouvert les yeux sur ce métier que je ne connaissais pas forcément. Je trouvais ça très intéressant de parler d'un métier qui n'est pas forcément mis en valeur et qui peut être très fortement dénigré."

Louane : "C'était intéressant car on n'a pas trop conscience de ce qu'ils font réellement dans la journée ou avant qu'on aille en cours. On ne s'en rendait pas forcément compte."

Julien : "Nous, on vit dans les établissements, on oublie presque. Quand on va les croiser dans les couloirs, peut-être qu'on va leur accorder plus d'importance, leur souhaiter bon courage.»

"Des gens comme toi, il y en a beaucoup, mais tu ne les connais pas". Ces mots, prononcés par l'ancien syndicaliste du Balai libéré, résumant l'esprit du film. La mobilisation collective est au cœur du récit. La solidarité est le maître-mot des ancien-nes. Ce mot traverse leurs luttes, leur état d'esprit et s'implantait pleinement dans le fonctionnement du Balai libéré : le licenciement n'était pas une option, optant plutôt pour un

"chômage tournant". Ces termes font fortement écho chez les modernes et viennent questionner le présent : comment à l'époque ? Pourquoi pas aujourd'hui ?

Baïa : "On voyait qu'il y avait la génération actuelle, qui ne savait pas vraiment comment faire, qui pensait que c'était inimaginable. Mais avec les ancien-nes, ça permettait d'avoir un échange et de se rendre compte qu'ils n'y croyaient pas vraiment au début. Ce film montre qu'en s'engageant, il y a des changements possibles et que ça ne sert pas à rien."

Finalement, au-delà du principe d'autogestion, c'est la lutte pour y arriver qui intrigue les travailleuses d'aujourd'hui. La puissance des syndicats, la possibilité de s'unir de nouveau est remise en question. La transmission est centrale seulement, celle-ci n'a pas lieu qu'à l'écran, mais aussi dans la salle remplie d'élèves de terminale. Et si l'esprit du Balai Libéré traversait le temps et soufflait de nouveau ?

Maéline



COMMANDEZ  
LE COFFRET  
COLLECTOR

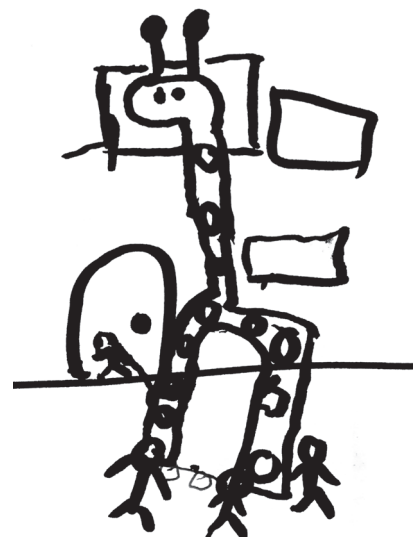
l'intégrale du journal  
depuis 2019  
(tirage limité !)

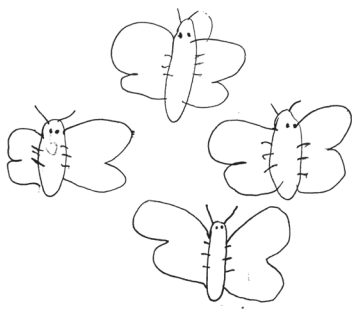


*Quoi les bonnes manières ? Pourquoi j'ferais semblant ?  
D'toute façon, elle est payée pour le faire, tu t'prends pour ma mère ?  
Dans une heure, j'reviens, qu'ce soit propre, qu'on puisse y manger par terre, trois heures que j'attends  
Franchement, ils les fabriquent ou quoi ? Heureusement qu'c'est que deux verres  
Appelle-moi ton responsable et fais vite, elle pourrait se finir comme ça, ta carrière*

*Oui, célébrons ceux qui n'célèbrent pas  
Encore une fois, j'aimerais lever mon verre à ceux qui n'en ont pas  
À ceux qui n'en ont pas  
À ceux qui n'en ont pas*

*Santé, de Stromae, citée dans Le balai Libéré*





STILL PLAYING - MOHAMED MESBAH - LA FABRIQUE DU CINÉMA - JEUDI 26 FÉVRIER - TAP CINÉMA

# TU PEUX COMPRENDRE UNE MACHINE ET PAS UN ÊTRE HUMAIN

“Je vais faire une minute de silence pour les âmes disparues”.

À travers le jeu vidéo *Liyla and the shadows of war* dont il est le créateur, Rasheed confronte les joueurs à l'absurdité du génocide, qui ne s'annonce pas et frappe sans que l'on puisse y échapper. Ainsi, dans ce documentaire tourné en Cisjordanie à Naplouse, le réalisateur Mohamed Mesbah nous invite à suivre, à la fois cet homme, père de famille hanté par la menace des bombes, et son jeu vidéo vécu à travers le regard de ceux qui y jouent. Les joueurs, dans leur confort occidental à la fois si loin et si proche, offrent via Internet leurs réactions face aux événements s'enchaînant.

Le film oscille sans cesse entre les scènes d'un père de famille rassurant et celles d'un homme au fond terrorisé par le génocide opéré non loin. La question de la paternité, dans cette région cruelle, est questionnée par Rasheed : lui qui accompagne ses fils jusqu'à des compétitions de robots ne peut plus prendre le risque d'aimer un autre enfant venant de naître. Quand le bruit des missiles au loin résonne chaque nuit, comment y arriver ?

Perdre un enfant, c'est ce qui pourrait arriver de pire et le sujet se centralise encore davantage lorsque *Liyla and the shadows of war* n'est que le long chemin inévitable de la mort de la petite fille d'un homme.

Lorsque la mort survient finalement, les différentes vidéos diffusées sur Internet par les joueurs provoquent toute la même réaction. Les internautes sont choqués, mais reviennent très vite à leur réalité. Cela constitue une sorte de métaphore du monde actuel. La guerre a quitté l'Occident depuis bientôt un siècle, alors les populations ne savent plus à quoi elle ressemble. De cette manière, Mohamed Mesbah nous invite à nous pencher sur ce phénomène : comment pouvons-nous voir tant d'images terribles circuler et penser à autre chose la minute d'après ?

Au fond, c'est comme si *Still Playing* ne cherchait pas à nous émouvoir, mais à nous rendre la capacité de réagir.

Fanette

THE FAMILY APPROACH - DANIEL ABMA - DOCUMENTAIRE - COMPÉTITION INTERNATIONALE - VENDREDI 27 FÉVRIER - TAP CINÉMA

# HABITER LE MONDE ENSEMBLE

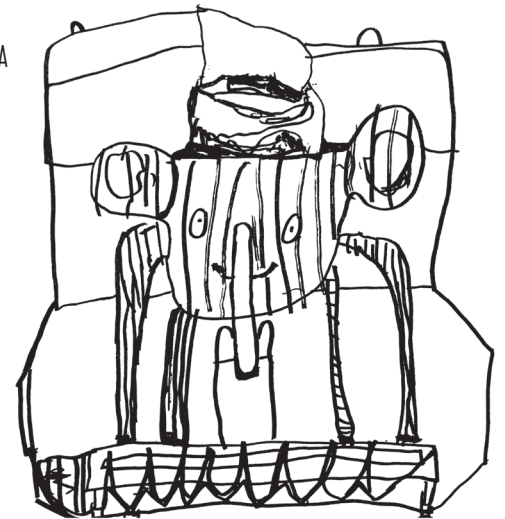
Au milieu de la nature, accompagnés d'un petit renard, au sein de ce groupe résidentiel, les enfants et leurs éducateurs inventent une manière d'habiter le monde ensemble. Le réalisateur Daniel Abma s'efface et laisse se former sous sa caméra un univers chaleureux qui semble presque hors du temps et hors de l'espace. Mme. Wagner, M. Gerecke, forment une équipe qui veille, chacun avec leurs personnalités, sur ces enfants et leur bien-être. Dans ce film s'illustrent les différentes facettes de leur quotidien au sein de ce centre : les repas parfois compliqués, les cris, les nombreuses réunions, mais aussi et surtout les rires, les discussions, le partage et la confiance.

Daniel Abma ne cherche pas à décrire une institution. La réalisation se concentre sur le travail de ces éducateurs et observe leurs liens avec les enfants. Les nombreuses réunions cristallisent leur travail complexe, essayant de respecter la parole et les choix de leurs protégés tout en s'assurant de leur sécurité. Autour d'une table, ils sont tous assis : enfants, éducateurs, et autres responsables. Mais au centre de la table, au bout du téléphone, marquant la distance, c'est souvent les mères. Tout se joue ici : les regards, l'at-

tente, souvent la déception, mais aussi parfois des sourires et des larmes de soulagement. Assis à cette même table, le spectateur essaye de comprendre les histoires de ces enfants, touché par les larmes du jeune Niklas, puis celles retenues de Mme. Wagner et la compassion silencieuse de M. Gerecke.

“Ma vie est nulle”, Kelvin, 10 ans. La violence de ces mots nous ramène à la réalité et à la complexité de la vie des pensionnaires. Mais rien ne cherche à exposer leurs vies. Le montage nous laisse respirer avec des paysages après les conflits. Les difficultés ne sont pas omises, mais la réalisation renforce aux yeux du spectateur, la confiance qui s'est construite. Nous ne sommes finalement que des passagers montants dans un train en marche : ce n'est qu'une année de la vie de ce centre, de la vie de ces enfants, et toutefois 1h30 suffit pour nous montrer l'utilité et la nécessité du travail de ces encadrants. Pas de “maman” ou “papa”, et pourtant tous inventent une manière de vivre ensemble, de faire famille. Une famille éphémère, avec des membres qui vont et viennent, mais une famille qui offre un foyer.

Maéline Tran

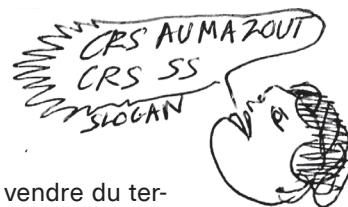


*Smile Smile  
Smile for better days  
Smile Smile  
Tomorrow will be fine*

*Cry Cry  
Cry these tears of love  
Cry Cry  
Cry a little more*

*And if we laugh about it  
It won't be long  
We'll fell the beauty of joy  
If we can let it go  
Let our feelings flow  
There will be smile on our way  
And if we laugh about it  
It won't be long  
We'll fell the beauty of joy*

*Smile smile* de Heining Fuchs  
Cité dans *The Family approach*



# ENTRE TECHNOLOGIE ET NATURALITÉ

Quarante ans après sa sortie initiale, *Plogoff, des pierres contre des fusils* demeure un "grand classique du documentaire engagé". Ce film, réalisé par Nicole Le Garrec avec Félix Le Garrec à l'image, retrace les six semaines de lutte quotidienne menées en 1980 par les habitants du Cap Sizun contre l'implantation d'une centrale nucléaire à la Pointe du Raz.

La force critique de ce documentaire réside dans son refus de l'artifice. Le film ne s'appuie sur aucun effet ajouté d'indignation ou d'héroïsme. À l'inverse, il capte une "réalité tangible" et une "intelligence sensible", parvenant à immortaliser un quotidien émané par la révolte, en mettant particu-

lièrement en lumière le rôle central des femmes dans ce combat.

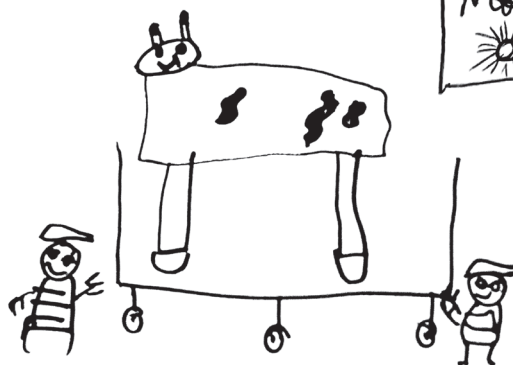
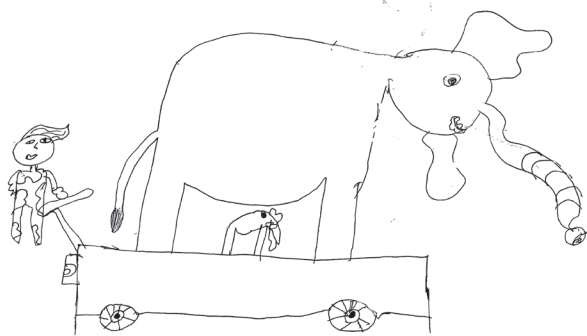
D'un point de vue sociologique, le documentaire dépasse le simple cadre de la contestation écologique pour offrir une analyse du malaise breton face au pouvoir centralisateur. Le Monde y voyait en 1980 l'expression d'une "togetherness", cet art d'être ensemble que la révolte transcende au-delà des frontières. La dimension humaine et chaleureuse du film, souvent qualifié d'"épatant" et d'"humain", permet d'échapper à l'ennui didactique habituel des films militants de l'époque.

Le film est également le fruit d'un engagement personnel total de la part des Le Garrec, qui ont dû hypothéquer

leur maison et vendre du terrain pour financer la production, faute d'aides initiales. Cette ténacité se reflète dans la "rigueur cinématographique" de l'œuvre, avec un montage dynamique signé Claire Simon et Nelly Quettier, et une image soignée qui n'a rien perdu de son "mordant" malgré les décennies.

Aujourd'hui restauré en 2K grâce au soutien du CNC et de la Région Bretagne, ce "témoignage incandescent" continue de résonner comme une œuvre intemporelle sur la résistance et l'attachement à une terre.

Jildaz



LES VIES D'ANDRÈS - BAPTISTE JANON ET RÉMI PONS - DOCUMENTAIRE - COMPÉTITION INTERNATIONALE - JEUDI 26 FÉVRIER À 20H30 - TAP CINÉMA

# CHARRETIER, NE LUTTE PAS

C'est l'histoire d'Andrès du roman de B.Travençolo, ce charretier mexicain qui découvre peu à peu son métier, apprend, acquiert de l'expérience et fait face à la désillusion. Les Vies d'Andrès, ce sont celles de tous ces routiers qui, dans l'intimité de leur cabine de conduite, parlent, se confient ; leur histoire individuelle devient collective. Baptiste Janon et Rémi Pons réalisent un documentaire polyphonique, la caméra s'imisce dans le quotidien de quatre routiers de l'Est de la France. Le départ du dépôt des camions, le trajet de chaque journée, noyé dans la monotonie de l'autoroute, ou plus extrême, accompagné du paysage, de "la belle vue du bureau". La nuit sur le bord des

routes, l'attente. Et toujours ce problème du temps : le temps de travail, le temps de trajet, le temps de trop, et le temps de vivre, celui que tous ces routiers voudraient prendre. Andrès devient alors cette figure derrière laquelle ils se préservent, dénoncent et formulent leurs rêves. Les passages du roman lus en voix rythment le film et le font avancer.

Assis sur le siège passager, le caméraman participe pleinement aux trajets. Il pose des questions et offre toujours ce même plan, celui du profil du conducteur. Si certaines scènes montrent ceux qui règlent les livraisons de la société de transport depuis leur bureau, ces séquences sont beaucoup

plus impersonnelles : des coups de fil à profusion, des problèmes de papiers, des responsables filmés de loin derrière le comptoir d'accueil. On ressent cette distance d'autant plus qu'on se rapproche de chaque Andrès, qui au fil du temps, vont plus loin dans leur confiance. L'envie de voir du monde, passer du temps avec sa famille, gérer les problèmes de santé, le sentiment d'esclavagisme, la compétitivité qui brise la solidarité et la géolocalisation en temps réel. Cette sensation de n'être "ni plus ni moins de la marchandise transportée de gauche à droite". Dans ce brouillard, cette question reste en suspens : Andrès finira-t-il par arrêter de courir après le temps ?

Marilou

Traversez la rue... / Journal du 17<sup>e</sup> festival Filmer le Travail / n°6 / Samedi 28 février 2026 - ISSN 3077-0998

Rédaction : Fanette Massart, Eléonore Garnier, Loona NOUE, Anna Omrani, Camille Tabary, Maëline Tran, Marilou Merlet, Mathilde Vergnaud, Jildaz Moguen, Louis Gaultier, Quentin Bristeau, Isabelle Taveneau, Thomas Dupuis, Inès Chevrier.

Traversez la rue est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2025 avec un groupe d'étudiant.e.s de l'Université de Poitiers.



Avec le soutien du FSDIE

# UNE IMAGE VAUT MIEUX QU'UN LONG DISCOURS ?

Guidé par Federico Rossin, la conférence Le travail novateur et prophétique du Black Audio Film Collective nous plonge dans la filmographie du collectif et plus particulièrement de John Akomfrah.

Le Black Audio Film Collective est un regroupement de sept artistes noirs et britanniques, fondé en 1982 et actif jusqu'en 1998. Le collectif était composé de John Akomfrah, Lina Gopaul, Avril Johnson, Reece Auguiste, Trevor Mathison, Edward George et de David Lawson. Formé lorsqu'ils étaient étudiants à l'université de Portsmouth dans des domaines d'études tel que la sociologie, les beaux-arts et la psychologie, la création du collectif est venu comme une réponse au postcolonialisme, à une société raciste et discriminatoire et aux troubles sociaux causés par le gouvernement de Thatcher.

C'est avec ce contexte que Federico Rossin nous transporte au travers de neuf thématiques essentielles et importante permettant de mieux comprendre et d'apprécier tout le génie de John Akomfrah ; le tout agrémenté d'extrait de ses films pour une meilleure compréhension.

Ainsi, pour mieux comprendre John Akomfrah et le Black Audio Film Collective, il s'agit avant tout de comprendre

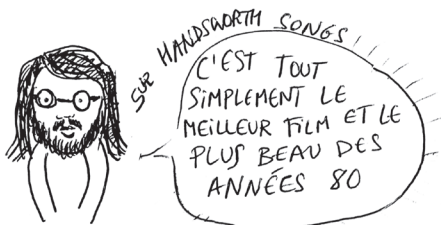
que l'une de leurs premières missions à travers leurs films est de déconstruire l'historiographie et l'iconographie coloniales du Royaume-Uni thatchérien. Apparaît aussi clairement leur volonté de montrer la fausse transparence du réalisme documentaire et des médias qui ont transformé des luttes de classes à l'origine, en lutte raciale. Pour cela, Akomfrah n'hésitera pas à utiliser énormément d'images d'archives, mais optera aussi pour un montage aux antipodes de ce qui se faisait à l'époque dans le documentaire en ne donnant pas toutes les clés de compréhension explicitement au spectateur, le forçant à penser par lui-même, et sortant le public et son collectif d'un populisme trop présent à ses yeux dans les années 80. De cela en découle deux nouvelles thématiques : la remise en question de la véracité de la mémoire collective forgée par une propagande colonialiste, et l'appropriation de l'archive pour en extraire des contre-récits effacés par les colons.

Tous issus d'une diaspora africaine (John Akomfrah étant né au Ghana), le Black Audio Film Collective révolutionnera le cinéma britannique en transformant leurs mélancolies de leurs pays d'origine en une esthétique nouvelle allant même filmer au Ghana. Et dans

cette esthétique, beaucoup de luttes du passé et notamment celle de l'indépendance seront utilisées dans leurs films afin de faire écho à la situation du Royaume-Unis dans les années 80. La thématique de l'identité en tant que personne racisée parcourra du début jusqu'à maintenant toute la filmographie de Akomfrah. Il ira à contre sens de ce qu'il se fait à Hollywood après avoir vu le film Malcom X de Spike Lee. Pour lui, ce film salit la mémoire et le combat de Malcom X en effaçant des passages de sa vie pour plaire à un public blanc, affirmant qu'une image positive de la « blackness » ne pourra jamais servir d'antidote aux représentations racistes dans le monde. Cela motivera donc la réalisation de son propre film intitulé Seven songs for Malcom X en 1993.

Les films de Akomfrah et du Black Audio Film Collective peuvent par leur montage et leur mise en scène être qualifiés de poétiques, personnels, et disposant d'un imaginaire expressionniste qui ont repensé d'une toute nouvelle manière le documentaire en retraçant une histoire multiculturelle de l'Angleterre. On ne saurait que trop vous conseiller de visionner cette filmographie trop peu connue en France.

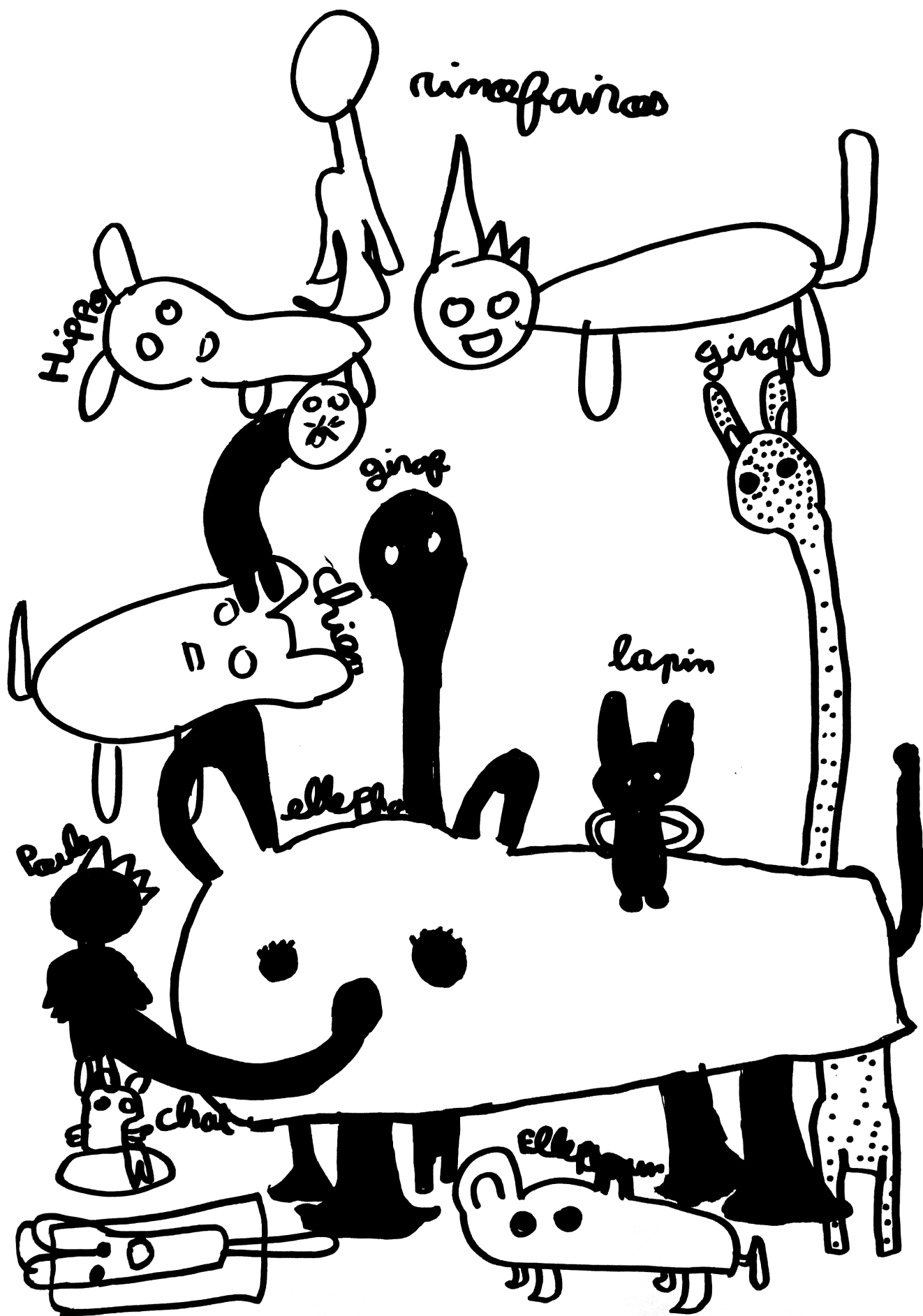
Quentin



*Vai minha tristeza e diz a ela que sem ela  
Não pode ser, diz-lhe numa prece  
Que ela regresse, porque eu não posso  
Mas sofrer. Chega de saudade a realidade  
É que sem ela não há paz, não há beleza  
É só tristeza e a melancolia  
Que não sai de mim, não sai de mim, não sai*

Vas-y, tristesse, et dis-lui que sans elle ça ne marche pas, prie-la de son retour car je ne peux plus souffrir. Ça suffit de me faire manquer, en réalité sans elle il n'y pas de tranquillité, de beauté Il n'y a que la tristesse et la mélancolie que ne me fichent pas la paix, ne me fichent pas la paix  
Chega de Saudade citée dans le film Saravah





Les dessins d'animaux ont été réalisés par les enfants de la classe de CE2 A de l'école Jean-Marie Paratte et sont inspirés du film *Un animal des animaux*, de Nicolas Philibert. Enseignante : Marguerite Garond